Sylvie Denoix, Salam Diab-Duranton
Représentations et symbolique de la guerre et de la paix dans le monde arabe

Le Caire, IFAO (Textes arabes, études islamiques, 9)
2024, 344 p.
ISBN : 9782724710007

Mots clés : guerre, paix, islam, jihad, lexicographie, linguistique arabe

Keywords: War, Peace, Islam, Jihad, Lexicography, Arabic Linguistics

Ce beau volume thématique, d'un prix abordable (54 €) malgré son grand format (21 x 28, 3 cm), a été coordonné par Salam Diab-Duranton, spécialiste de linguistique arabe à l'université de Grenoble Alpes, et Sylvie Denoix, historienne de l'Islam médiéval et directrice de recherche au CNRS. Elles proposent ici treize études (dont une en arabe) croisant les disciplines scientifiques (histoire, littérature, linguistique) et les méthodologies autour de sources qui ont trait à la violence armée dans l'histoire du monde arabe, depuis le VIIe siècle jusqu'à l'histoire récente. Dans leur introduction (p. 1-5), les deux éditrices rappellent que ces sources, considérées dans leur diversité et dans les usages qu'elles font du passé et du langage, sont des *instruments* de la part de leurs producteurs et que leur étude permet, au-delà de l'intention qui les sous-tend, de comprendre comment des références anciennes (ex.: un verset du Coran, un poème, un roman de guerre) sont déshistoricisées puis utilisées – avec un lexique spécifique – comme des « pseudo-permanences » : « L'idéologie pétrit alors l'histoire pour la faire entrer dans un système de représentations et de valeurs » (p. 4).

Dans une première partie intitulée « Les mots et les choses de la guerre et de la paix » sont regroupées quatre contributions. Sylvie Denoix, tout d'abord, part des fondamentaux de la sémantique religieuse (« Le Coran, texte fondateur, soit une intertextualité de référence fondant une culture commune. À propos du vocabulaire de la paix dans le Coran et de sa postérité », p. 11-43). L'auteure rappelle qu'en raison de son statut, le Coran a fait naître un lexique spécifique qui a traversé l'histoire et formé des références auxquelles les acteurs puisent de manière privilégiée. Ainsi, la sémantique coranique de la paix, de la conciliation, de la négociation et de l'alliance (avec les racines *SLM*, *ṢLḤ*, *WThQ*, *ʿHD*, *DhMM*, *ʾJR*, *ʾMN*) se retrouve dans le genre littéraire des « livres des conquêtes », sources rédigées à l'époque abbasside traitant de la première conquête (VIIe siècle), et qui justifient a posteriori les rigueurs de la fiscalité califale en s'appuyant sur les conditions de reddition des territoires. La contribution de Salam Diab-Duranton (« Le lexique de l'islamisme entre archaïsme et contemporanéité », p. 45-65), propose une approche de la sémantique contemporaine en montrant que, durant les « Printemps arabes », dès janvier 2011, le champ sociologique de l'extrémisme religieux a instrumentalisé, via le multimédia, un « parler musulman » légitimateur, puisant dans un passé glorieux et mythifié, qui semblait incarner une force de résistance symbolique aux pouvoirs autoritaires et dépasser un présent jugé décadent. Cette « islamisation du lexique » permettait de crédibiliser le combat islamiste, de rallier les masses et de les influencer dans le détail du quotidien, jusque sur le plan vestimentaire. Sandra Houot opère, quant à elle, une focale sur ce thème par son étude des prônes du vendredi du *shaykh* al-Būṭī (mort en 2013), prononcés dans la mosquée des Omeyyades de Damas entre mars 2011 et mars 2013, au début de la guerre civile syrienne (« La *khuṭba* en contexte agonique syrien. Une mise en discours pour renouer avec l'impossible communauté éthique », p. 67-86). L'auteure remarque la réutilisation opportuniste par ce prédicateur – au profit d'une loyauté envers le régime d'Assad – d'un lexique d'authenticité religieuse (*fitna*, *takfīr*, *ḥisba*, *Shām*, etc.), en partie tiré des hadiths et d'une vulgate d'histoire islamique. Une telle reconstruction oratoire, qui fait basculer les revendications et les tensions réelles vers une dimension purement morale ou ascétique, a pour fonction de « lutter contre l'effondrement communautaire par la promesse d'un espace et d'un temps communautaires sanctuarisés » (p. 68). Enfin, Karine Lamarche prend le contrepied de ces sémantiques agonistiques en s'attachant à l'amoindrissement du lexique pacifiste en Israël (« Des pacifistes qui ne veulent plus parler de paix. Usages lexicaux et enjeux de positionnement dans le champ militant israélien », p. 87-104). Elle souligne ainsi l'incompréhension entre, d'un côté, l'opinion publique et les institutions internationales, attachées au vocabulaire de la paix au Proche-Orient et, de l'autre, les militants pacifistes – même sionistes – sans cesse plus isolés en Israël. « Jadis mobilisateur, le mot 'paix' est devenu, depuis l'échec des accords d'Oslo, un mot repoussoir pour de nombreux acteurs engagés » (p. 102), alors même que ceux-ci poursuivent leur mobilisation concrète au profit des Palestiniens.

La seconde partie, « Nommer, représenter, montrer », croise les périodes, ce qui est le principe même du recueil. Rahma Barbara interroge la chanson

patriotique dans trois régions différentes du Maroc (« Mots et vers de résistance. L'exemple de la lutte marocaine contre la colonisation franco-espagnole, (1912-1956) », p. 107-123). La résistance est l'occasion de la constitution d'un patrimoine immatériel (chants, légendes, contes, dictons, etc.), nourri de riches références sémantiques et symboliques, qui participe d'une résilience collective et mentale contre la colonisation. Iyas Hassan étudie le *Roman de Baybars* (en français), récit épique se déroulant à l'époque de la fin des croisades et des invasions mongoles, centré sur le célèbre sultan mamelouk d'Égypte (1260-1277), mais rédigé à l'époque ottomane et conservé en plusieurs versions (« L'insoumis, l'ingrat et l'injuste. Ennemis et inimitié dans *Sirāt al-Malik al-Ẓāhir Baybarṣ*, selon la recension damascène I », p. 125-151). Les épisodes guerriers ou d'inimitié analysés véhiculent, outre une mémoire réaménagée de celui qui arrêta les troupes mongoles, des normes de comportement social et politique adressées à un public populaire des XVIIIe-XIXe siècles, et même un modèle d'ascension sociale à travers le soldat-esclave Baybars. Imane Bououiyour étudie la chanson patriotique à l'époque de Nasser, source privilégiée pour relayer les thèmes mobilisateurs du pouvoir politique (« Guerre et paix dans le discours nassérien. L'exemple de la chanson patriotique », p. 153-173). Ainsi, dans le contexte de 1967, ces chansons préfèrent le terme d'agression (*ʿudwān*) à celui de guerre (*ḥarb*), car elles valident la perception officielle d'une nation puissante mais pacifique. La culture de guerre interagit avec le contexte géopolitique, si bien qu'après la signature des accords de Camp David les éléments belliqueux du lexique national furent peu à peu négligés. Enfin, Abdenbi Lachkar et Marya-Initia Yammine interrogent le lexique de la migration dans le contexte de la guerre civile syrienne (« Discours politiques et médiatiques arabes en situation de crise. De la représentation des migrants syriens au Liban depuis le début de la guerre en Syrie », p. 175-200). Grâce à la lexicométrie et l'étude des discours, les auteurs mettent en lumière les « mécanismes participant à la construction de la représentation du migrant » (p. 175). Ils montrent comment, à travers le vocabulaire utilisé par trois journaux libanais, le migrant syrien a pu être perçu comme un « déplacé » (*nāziḥ*), valorisé en tant que victime, ou comme un « réfugié » (*lāji'*) facteur d'instabilité, voire carrément comme une menace pour le Liban.

La dernière partie se veut surtout historique (« Usages de l'histoire, rôle de l'État, poids du religieux »). Hassan Bouali reprend l'épais dossier de l'histoire de l'islam prophétique et de la construction des récits héroïques autour de Muḥammad et de ses compagnons (« La bataille de Ṣiffīn dans le *Ta'rīkh al-rusul wa-l-mulūk* d'al-Ṭabarī. Un événement au prisme du jihad et de la fabrique des héros », p. 203-227). Son argumentation s'attache à l'élaboration littéraire des héros alides, à travers notamment l'exemple de la bataille de Ṣiffīn (657), qu'al-Ṭabarī – plutôt favorable à ʿAlī – tente d'assimiler à un jihad légitime, en raison de la violence de Muʿāwiya. Jean-David Richaud-Mammeri reconstruit la fabrique de la propagande seljoukide qui, au XIIIe siècle, développa autour d'Alp Arslān la figure d'un sultan pieux, inscrit au panthéon des combattants du jihad, vainqueur au nom de Dieu de la bataille de Manzikert (1071) contre les Byzantins. Mais l'auteur dévoile que cette historiographie médiévale – essentiellement arabe – ignorait profondément la réalité biographique de celui qui restait « un chef turc, fidèle aux traditions steppiques » (p. 203-249). Mehdi Berriah s'attache à un sujet déjà travaillé par les historiens et bien connu grâce aux juristes musulmans médiévaux, celui de la prédication de guerre (« Combattre par la plume, le prêche et l'épée. Les représentations du rôle des ulémas dans l'effort du jihad mamelouk (moitié VIIe / XIIIe - début VIIIe / XIVe siècles) », p. 251-276). L'auteur insiste sur la période moins connue des mamelouks bahrides durant laquelle des ulémas – ainsi que des shaykhs soufis et des ascètes – ont, non seulement prêché le jihad, mais aussi participé personnellement aux opérations, à la fois comme propagandistes, soutiens psychologiques et même combattants, quoique les sources soient moins dissertes sur ce sujet. Clarck Junior Membourou Moimecheme se préoccupe, non de conflits, mais plutôt d'efforts d'apaisement au sein de l'émirat mecquois des Banū Qatāda et des instruments politiques, lexicaux et symboliques servant à cette pacification et aux négociations (*ṣulḥ*) entre émirs et chérifs (« La conciliation dans les conflits entre émirs de la Mecque (VIIe-VIIIe / XIIIe-XIVe siècles) d'après l'historien al-Fāsī », p. 277-303). Il explique, grâce à une prosopographie très convaincante, que le paysage politique à La Mecque était particulièrement composite et instable, et que les accords de conciliation étaient multiples à l'échelle locale, qu'ils dépendaient du bon vouloir des protagonistes et intégraient les sultans égyptiens, pour qui le contrôle de la Cité sainte était source de prestige. Le dernier article est rédigé en langue arabe par Muḥammad Ibrāhīm ʿAbdalʿāl (« Étude des manuscrits d'archerie à l'époque mamelouke (648-923 / 1250-1517) », p. 305-332). La riche documentation qu'il épluche concerne l'équipement, les techniques et la gestuelle du tir à l'arc. Il montre que l'archer mamelouk devait être à la fois compétent

dans son usage militaire, mais aussi instruit dans ses composantes et typologies, capable de le fabriquer et de le réparer.

Le recueil est donc particulièrement riche et complètera utilement les monographies sur cette thématique. On regrettera toutefois l'absence d'index, de bibliographie générale ainsi qu'un classement un peu artificiel des articles qui amène à des répétitions d'une partie à l'autre (pourquoi pas un classement chronologique, tout simplement ?). Notons que les auteurs qui s'intéressent à l'histoire récente sont pour la plupart des linguistes qui font l'impasse, dans leur approche du vocabulaire islamiste, sur les études nourries en sociologie, en histoire et en sciences-politiques autour des questions de jihadisme et de radicalité. Enfin, il est dommage qu'un grand format n'ait pas débouché sur une plus riche iconographie (photographie, représentations, cartes, etc.).

Olivier Hanne
CESCM, Université de Poitiers